Perspectives chinoises

2009/2 | 2009

1989, une rupture dans l'histoire chinoise ?

Le 4 Juin: Mémoire et éthique

Perry Link

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5208>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 4-17

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Perry Link, « Le 4 Juin: Mémoire et éthique », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2009/2 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5208>

Le 4 Juin : Mémoire et éthique

PERRY LINK

Dans les esprits des personnes qui subirent ou furent témoins du massacre du 4 juin 1989, les événements résonnent encore comme s'ils avaient eu lieu hier. Pour ces gens, il peut paraître étrange que ces 20 dernières années représentent un tiers de l'histoire de la République populaire de Chine, ou que ce même laps de temps représente plus de 10 % de l'histoire de Chine depuis la fondation de la République de Chine en 1912. S'apercevoir que des événements semblant s'être passés « seulement hier » eurent en réalité lieu il y a 20 ans nous surprend, en partie car nous nous attendons normalement à ce que la mémoire s'éteigne. La plupart des souvenirs s'effacent. Mais lorsqu'il s'agit de souvenirs traumatisants comme celui du 4 juin, l'effacement ne se produit pas – ou du moins bien plus lentement – et le résultat est que les événements d'il y a 20 ans reviennent à l'esprit comme si peu de temps s'était effectivement écoulé entre le moment de leur déroulement et aujourd'hui.

Mais la clarté peu habituelle n'est qu'un des différents effets spéciaux qu'un événement traumatisant ou très politisé peut apporter à la mémoire humaine. Dans le cas du 4 Juin, les familles des victimes sentirent le besoin de préserver la mémoire et de commémorer les morts ; les survivants espérèrent utiliser la mémoire dans la recherche de leurs idéaux politiques persistants ; les autorités gouvernementales ont essayé de la réprimer et même de l'annihiler. Ce genre de problème s'ajoute aux problèmes normaux de la mémoire humaine. Dans cet essai j'étudierai tout d'abord certains problèmes généraux liés à la mémoire et à la manière dont les événements sont reconstruits à partir du souvenir. Je me concentrerai ensuite sur la mémoire du 4 Juin et organiserai mon analyse en cherchant à savoir comment trois catégories de personnes – les auteurs, les victimes et les spectateurs – se sont souvenues, ne sont pas parvenues à se souvenir ou ont altéré le souvenir, que ce soit volontairement ou pas. La division tripartite « auteurs, victimes, spectateurs » n'est pas analytiquement parfaite, mais pose des questions importantes et lumineuses. Presque toutes les questions dont je traite ont des implications morales, c'est la raison pour laquelle j'appelle cet essai « mémoire et éthique ⁽¹⁾ ».

La mémoire

La mémoire humaine est un sujet complexe et n'est comprise qu'en partie. Les départements de psychologie des universités proposent des cours entiers sur le sujet et pourtant les mystères liés au (bon ?) fonctionnement de la mémoire restent largement irrésolus. De façon plus radicale, les philosophes professionnels posent une série de questions sur la mémoire, y compris la question de savoir si « le passé » est une illusion, essentiellement rien de plus qu'un collage de souvenirs et d'autres impressions sensibles (tirées de reliques, de livres etc...) qui, si l'on parle de façon rigoureuse, ne sont que des impressions qui n'existent que dans le présent. De tels questionnements sont au-delà de mon objet d'étude. Mais il est important de se rappeler comment, de plusieurs manières, l'expression « simple souvenir » est une douce escroquerie. La mémoire n'est pas aussi simple qu'on veut bien le croire dans la vie de tous les jours.

On peut tirer deux faiblesses intrinsèques de la mémoire de la vie ordinaire ; d'abord que les souvenirs ont tendance à s'effacer avec le temps puis que la mémoire en général tend à s'affaiblir avec l'âge. Ces problèmes, ainsi que d'autres, posent la question classique : À quel point la mémoire est-elle fiable ? L'un de ces « autres problèmes » concerne les intérêts et les valeurs d'une personne qui peuvent introduire une forme de distorsion (A-t-elle clairement vu que son fils avait été victime d'une faute au moment de marquer le but décisif ? Ou est-ce seulement ce que sa mémoire veut bien lui dire ?) Il est important de distinguer ce problème de celui de savoir si l'on utilise *consciemment* nos valeurs et nos intérêts pour construire nos souvenirs. Bien évidemment c'est ce que nous faisons. Nous construisons des monuments, des musées, des bibliothèques dédiées à quelqu'un et utilisons bien d'autres moyens dans le but de nous raconter des histoires du passé. On peut, à propos de l'une de ces activités, se demander de façon légitime : « À quel point représentent-elles de façon fiable le

1. Cet essai tire une partie de ses informations d'un essai similaire dont le titre est « Le 4 Juin : le massacre et la moralité de la mémoire », que j'ai écrit à l'occasion du dixième anniversaire du massacre du 4 Juin. Cet essai a été publié dans *Chinese Rights Forum*, été 1999, p. 18-21, 74.

passé qu'elles prétendent représenter ? ». Mais la question que nous posons ici est différente. Il s'agit de montrer qu'il faut également se demander : « À quel point la mémoire est-elle affectée *inconsciemment* par nos valeurs et nos intérêts ? À quel point nos valeurs et nos intérêts modèlent-ils nos souvenirs avant même qu'ils soient projetés dans nos esprits conscients ? »

Ce problème est brillamment étudié par l'écrivain chinois Shi Tiesheng⁽²⁾ dans un essai de 1988 appelé *Wenge jikui* (en référence à la culpabilité de la Révolution culturelle). Shi se rappelle de la fin des années 1960, quand, pour rendre un service à un ami, il copia un passage d'un roman interdit pour qu'un groupe d'amis puisse se le passer et profiter de sa lecture. Sa copie finit plus tard dans les mains de la Sécurité publique, qui déclara que l'histoire était « contre-révolutionnaire » et alla chercher la personne qui avait écrit la copie. La police trouva Shi, qui dut affronter le terrible dilemme de savoir s'il devait divulguer le nom de la personne qui lui avait donné l'original du manuscrit offensant. Shi se souvient, avec regret, qu'il révéla finalement le nom de cette personne, mais sa mémoire le trahit sur un événement crucial : il ne parvient pas à se rappeler s'il divulgua le nom de cette personne avant ou après avoir appris que la police avait déjà découvert les faits cruciaux par un tiers. Sur le plan moral, cela fait toute la différence. Il conclut son essai en terminant l'épisode par deux fins alternatives : la « version 1 » qui l'innocente et la « version 2 » qui ne l'innocente pas. Il avoue qu'en ne se fiant qu'à sa mémoire, il ne peut pas savoir quelle version est la bonne. Plus loin il écrit :

J'espère que c'était la version 10 [qui était vraie], mais c'est justement cet espoir qui tend à prouver que c'était la version 2 car le tamis de la mémoire ne permet pas seulement à des détails gênants de fuir mais permet également à des détails auto protecteurs de s'infiltrer.

La suggestion de Shi selon laquelle la mémoire peut en réalité être créative – qu'elle peut inventer des détails qui rassurent celui qui se souvient – rappelle l'observation fantasque de Mark Twain qui disait que ce qui l'étonnait le plus dans ses souvenirs de vieil homme était « le nombre de choses qui ne sont pas telles que je m'en souviens⁽³⁾. » Ni Shi Tiesheng ni Mark Twain ne voudraient que nous oublions la mémoire. Dans de nombreuses situations, c'est tout ce que nous avons. Mais nous devons tenir compte de la possibilité de distorsions inconscientes.

Raconter de mémoire

Après que la mémoire offre ses cadeaux, quels qu'ils soient, une nouvelle série de problèmes affecte la tentative du propriétaire des souvenirs de les transformer en mots ou en images pour les autres. Les impressions subjectives de la mémoire sont différentes des histoires que l'on raconte à propos de ce dont on se souvient (j'entends ici « histoire » de façon très générale pour y inclure non seulement ce que l'on raconte mais aussi les films, l'art, les musées et toute autre sorte de média dont on se sert pour communiquer nos impressions du passé). Les impressions originales de la mémoire sont toujours plus effilochées et désorganisées que les histoires que l'on raconte. Mettre les choses en paroles ou en images, ou les exposer dans un musée, les simplifie inévitablement, gomme leurs imperfections et nous permet de les ordonner selon nos intérêts et nos valeurs. Cet assainissement peut-il être évité ? On voit difficilement comment. Pourtant, de temps à autre quelqu'un tente de l'éviter. C'est par exemple le cas de l'écrivaine Can Xue quand elle écrit (comme elle nous dit que cela lui arrive) dans un état proche de l'état de transe directement du cervelet-au-cerveau-jusqu'aux-nerfs-du-bras-à-la-main-et-sur-le-papier, où des bribes d'images émergent : « le soleil me donna le vertige... J'entends des loups hurler... certaines choses ont disparu des tiroirs de mon bureau... beaucoup de gros rats couraient dans tous les sens dans le vent » et ainsi de suite⁽⁴⁾. L'expérience de Can Xue est fascinante, mais même dans ce genre d'écriture, les mots, qui sont des choses publiques, restent différents des impressions subjectives. Aussi bien les impressions subjectives de Can Xue, qui l'aident à produire ses mots, que les impressions subjectives de son lecteur, que ses mots à leur tour aident à créer, sont des choses fondamentalement différentes des mots eux-mêmes.

J'ai personnellement fait l'expérience du problème de « l'assainissement » du récit d'une histoire telle que le 4 Juin au cours des années qui ont suivi le massacre. Je vivais à Pékin lorsque l'événement se déroula. Je ne vis pas de meurtres, mais je vis, quand je sortis dans la rue le matin du 4 juin 1989, des jeunes gens portant des vêtements tachés de sang sur le porte-bagage de leur vélo, des banderoles portant des inscriptions telles que « une dette de sang doit être payée par le sang », une foule en colère encerclant une jeep militaire, un autre véhicule militaire en feu et des bus articulés mis en

2. *Dongfang Jishi*, n° 1, 1989, p. 41-43.

3. <http://www.twainquotes.com/Memory.html>.

4. Can Xue, *Dialogues in Paradise*, Evanston, Illinois, Northwestern University Press, 1989, p. 46-53.

travers des larges avenues comme d'immenses mille-pattes. J'entendis des gens gémir. J'entendis des orateurs étudiants, sur une plateforme de diffusion improvisée devant la porte de l'Université du peuple, parler tour à tour des tueries auxquels ils avaient assisté dans différentes parties de la ville. Certains d'entre eux parlaient en tremblant de rage alors que d'autres affichaient un calme glacial. De temps à autre, quelqu'un criait dans la foule. Plus tard dans la journée, je rendis visite à des amis chinois, à la fois pour apprendre ce qui s'était passé et pour offrir mon aide en cas de besoin. Le gouvernement avait désigné les physiciens Fang Lizhi et Li Shuxian comme numéros un et deux dans la liste des criminels à appréhender, et du 4 au 6 juin, j'aidai le couple à quitter leur appartement et à atteindre l'ambassade des États-Unis où ils obtinrent un « refuge temporaire »⁽⁵⁾.

Je quittai Pékin le 9 juin et me rendis à Hong Kong pour deux mois puis en Californie pour un mois avant d'atterrir à Princeton, au New Jersey, où je commençai à enseigner en septembre 1989. À chaque arrêt, on me demandait ce que j'avais vu, entendu et ressenti à Pékin le 4 juin. Ils me posaient encore et encore les mêmes questions. La première fois que je répondis, et probablement la deuxième et la troisième fois aussi, ma solution était de consulter les réserves en images de ma mémoire – très nombreuses, dramatiques, désorganisées – et de choisir celles qui m'intéressaient. Mais après avoir fait cela plusieurs fois, ma tâche semblait de plus en plus facile. Après tout, je l'avais déjà fait, donc je savais « où aller chercher » dans ma mémoire. Mais c'est justement cette facilité dans la recherche qui tendait à simplifier l'histoire que je produisais. Je n'affrontais plus le fouillis de l'entrepôt de la mémoire, mais me rappelais les chemins que j'avais déjà tracés. Ce qui est pire, je le crains, est que je commençai à détecter les aspects de mes histoires qui étaient bien reçus par mes auditeurs. Étant une personne sympathique, qui veut des auditeurs heureux, ce que je commençais à rappeler, après d'innombrables rencontres avec les mêmes questions, n'étaient pas les données originales de ma mémoire mais « la façon dont j'avais raconté l'histoire la dernière fois ». Mes « histoires toutes faites » – qui étaient ma propre création, bien que je n'aie jamais consciemment décidé de les créer – commencèrent à prendre l'avantage en terme d'espace dans ma mémoire. Ce compartiment de ma mémoire devint comme un placard : les histoires A, B et C reposaient là, prêtes à être sorties de l'étagère en cas de besoin. Au cours des années, j'ai bien peur que la plus grande partie de mes impressions mémorielles originelles se soit égarée et soit maintenant perdue. Mais les histoires survivent.

Je suis sûr de ne pas être une exception face à ce problème. Cela doit en toucher d'autres, y compris des témoins oculaires directs du massacre du 4 juin. Les scènes originales étaient d'un genre que n'importe quel flux de paroles peut suggérer mais ne pourra jamais représenter de façon adéquate. Les témoins oculaires durent simplifier dès le début, et nombre de leurs témoignages semblent maintenant être des histoires toutes faites à force de répétition. Bien évidemment, il existe une distinction entre un discours reconstruit qui résulte d'une expérience directe et celui qui résulte d'impressions de seconde main ou de parallèles avec d'autres situations. L'ensemble de ces discours peut aussi être distingué des histoires toutes faites qui résultent des mensonges d'une autorité dirigeante qui veut établir un témoignage essentiellement faux, tout comme des versions rapportées par différents spectateurs, aussi bien en Chine même que dans le monde, dont les valeurs et les intérêts ont contribué à former ce dont ils se souviennent. Ainsi, divisons maintenant ces cas en considérant les auteurs, les victimes, et les spectateurs en se demandant pour chaque catégorie quelles ont été les utilisations de la mémoire du 4 Juin et quelles sont les questions éthiques qu'elles ont posées.

La mémoire du 4 Juin : les auteurs

Tout d'abord, qu'entend-on par « auteurs » ? Les auteurs les plus directs du massacre furent la 27^e et la 37^e division de l'Armée populaire de libération. Mais les soldats de ces unités suivaient les ordres de leurs supérieurs. De plus, dans les jours précédant immédiatement le massacre, dans les camps en dehors de Pékin, les soldats étaient devenus les objets – on pourrait même dire des victimes – d'un « travail idéologique » intensif qui leur avait fourni une version totalement fautive de ce qui se passait dans la capitale chinoise⁽⁶⁾. Il est donc difficile de les considérer comme des « auteurs » autrement que de façon superficielle. Deng Xiaoping, en donnant l'ordre d'attaquer, fut le plus éminent des auteurs de ce massacre avec Li Peng, défenseur le plus haut gradé de ce moyen d'action. Par extension, tous ceux parmi les dirigeants du Parti communiste qui soutinrent le massacre, y compris ceux qui fabriquèrent et rendirent publics de faux témoignages dénonçant des « saccages » perpétrés par des « émeutiers » engagés dans « une révolte contre révolutionnaire », peuvent être considérés comme auteurs.

5. Un compte rendu de ces événements apparaît dans mon livre, Perry Link, *Evening chats in Beijing*, New York, WW Norton, 1992, p. 45-48.

6. Zhang Liang, *Les Archives de Tiananmen*, Paris, Le Félin, 2004.

Le face à face des étudiants et de la police sur la place Tian'anmen.
© AFP

Que devrions-nous dire sur les auteurs et la mémoire ? On observe souvent que les auteurs du 4 Juin ont voulu que le reste du monde oublie ce qui s'est passé ce jour-là. Mais cette réponse est trop simpliste. En Chine, à l'époque du massacre et pendant plusieurs années, les auteurs voulaient exactement le contraire. Ils voulaient que le peuple chinois et le groupe vaincu au sein du PCC (Zhao Ziyang et d'autres associés de Hu Yaobang, récemment décédé) prennent acte de l'effusion de sang et en tiennent bien compte. La mémoire est un élément crucial de l'intimidation. Un acte de répression ne peut pas conduire à l'autocensure si on l'oublie.

La décision d'évacuer la place Tiananmen en utilisant des tanks et des mitrailleuses le matin du 4 juin – plutôt qu'en utilisant des matraques, des gaz lacrymogènes et des canons à eau – n'a pas été prise parce que des équipements moins lourds n'étaient pas disponibles. Il est vrai que quelques jours après le massacre Li Peng déclara aux reporters étrangers que l'on avait utilisé des balles parce que Pékin manquait de canons à eau, mais cette affirmation absurde n'a aucune valeur, sauf pour ceux qui veulent étudier la manière dont les dirigeants du PCC cherchent à manipuler l'opinion publique étrangère. Les matraques avaient suffi pour

évacuer la place Tiananmen de dizaines de milliers de manifestants lors d'une manifestation similaire en avril 1976 à la suite de la mort de Zhou Enlai. Quelques-unes des matraques de cette année-là portaient, d'après certaines informations, des clous qui avaient été conçus pour déchirer la peau, mais il y eut peu sinon pas du tout de morts. Le but du régime en 1976 était d'évacuer la place en arrêtant les manifestants ou en les forçant à rentrer chez eux. Les 3 et 4 juin 1989, un objectif bien plus large était apparemment en jeu. Les révoltes ne se déroulaient pas qu'à Pékin, il y en avait aussi à Shanghai, Nankin, Wuhan, Chengdu, Xi'an et Ji'nan, Canton et dans plus d'une centaine de villes à travers la Chine. Les manifestants restaient en contact par téléphone, par la radio *Voice of America* et à travers les émissions de la BBC. Les médias étrangers appelaient l'événement un mouvement étudiant, mais les dirigeants du PCC savaient qu'il prenait sa source dans un mécontentement qui traversait bien plus profondément la société et ne se résumait pas à des slogans favorables à la démocratie lancés par l'élite étudiante. C'était dangereux. Quelqu'un se devait de donner un coup de fouet qui mettrait définitivement fin à tous les défis lancés aux autorités dirigeantes. Le plan du massacre fonctionna. Au cours des trois années suivantes, l'humeur

générale de la Chine fut solennelle et léthargique. Cela commença à s'améliorer après que « le voyage dans le Sud » de Deng Xiaoping lança le message encourageant « enrichissez-vous ! ». Mais la population avait à l'esprit – et garda à l'esprit depuis – que seules les libertés économiques, et non les libertés politiques, sont admissibles. La mémoire du massacre a joué un rôle crucial dans l'établissement de la « compréhension » post-1989 entre dirigeants et dirigés en Chine. Toutefois, il y a une grande part de vérité dans l'observation selon laquelle les auteurs du 4 Juin cherchèrent à oublier. Conscients que certaines des images publiques de leur rôle dans le massacre (« bouchers de Pékin », « mains tachées de sang », etc...) leur imposaient un coût politique, les dirigeants de Pékin cherchèrent à minimiser le 4 Juin, surtout parmi les jeunes. L'histoire du massacre est bannie des manuels scolaires, des médias et de tout autre contexte public. Tout de suite après le massacre, le mouvement étudiant de Tiananmen fut renommé « rébellion contre-révolutionnaire » puis, dans les années qui suivirent, il fut réduit au statut « d'événements », puis à celui « d'incident » et enfin à celui « d'échauffourées » (*fengbo*). Deux décennies plus tard, il est fréquent de rencontrer des jeunes Chinois très bien éduqués qui ne savent rien de ce qui s'est réellement passé. Les étrangers se sont laissés bercer et endormir.

Il faut donc se demander : quand les auteurs (et leurs héritiers) voulurent-ils que l'on se souvienne et quand voulurent-ils que l'on oublie ? Il est ici nécessaire d'établir des distinctions. Les gardiens du régime post-1989 du PCC ont voulu que leurs opposants politiques se souviennent du 4 juin, mais ils ont voulu que les autres (et pas seulement les étrangers) oublient ; ils ont voulu que l'on se rappelle leur version « officielle » des faits, mais que les histoires authentiques des victimes soient oubliées ; ils peuvent difficilement s'attendre à ce que les générations les plus âgées oublient la vérité, mais espèrent que les jeunes ne l'apprendront jamais.

Alors qu'ils cherchent ainsi à contrôler la mémoire, ils ont été encore plus fermes dans leur opposition à ce que les gens appellent « commémoration ». La commémoration est une façon particulière de se souvenir ; c'est un effort planifié, qui concerne plus d'une personne et qui a pour but d'établir une mémoire publique de quelque chose qui est vu en général comme étant digne d'éloges. Elle est en général associée à un objet physique : un endroit, un monument, une statue, un timbre-poste. Construire un monument ou une statue pour les victimes du 4 Juin a toujours été hors de question en Chine, mais chaque année depuis 1989 plusieurs vétérans du mouvement contestataire cherchent à retourner place Tiananmen pour commémorer les morts. Chaque année, ces

personnes sont harcelées par des policiers en civil, et on les empêche souvent de se rendre sur la place. Le fait d'utiliser des policiers en civil est révélateur car il montre que les auteurs du 4 Juin et leurs héritiers sont prisonniers de leurs propres simulacres. S'ils avaient des raisons légitimes et publiquement défendables pour empêcher une commémoration pacifique, ils pourraient utiliser des policiers en uniforme. S'ils croyaient véritablement à leurs propres mensonges sur ce qui s'est passé – qu'une « infime minorité » de « émeutiers » s'est « opposée aux intérêts des masses » et ainsi de suite – ils ouvriraient la place Tiananmen à tous et s'attendraient à voir des gens venir spontanément commémorer les soldats qui perdirent leurs vies.

Comment les auteurs du massacre eux-mêmes (ceux qui sont encore en vie) se souviennent-ils de l'événement ? Quelles images, dans l'intimité de leur esprit, se rappellent-ils ? La question vaut la peine d'être posée même s'il est impossible d'y répondre. Considérons d'abord les soldats, qui furent les auteurs directs du massacre bien qu'ils portent une part de responsabilité morale bien moins importante que leurs supérieurs. Je pense que le jour où « le verdict sera retourné », nous allons être témoins de soldats qui diront qu'ils regrettent ce qu'ils ont fait, qu'ils ont été forcés de le faire et peut-être même qu'ils en ont fait des cauchemars⁽⁷⁾. Ces témoignages pourraient être motivés par un besoin de catharsis, le besoin de soulager sa conscience lorsque l'on a commis des atrocités. On a retrouvé ce genre de confessions cathartiques chez des Japonais âgés se souvenant de leur mauvaise conduite lors du massacre de Nankin en Chine il y a 60 ans. Les témoignages du 4 Juin pourraient également être motivés – dans la tradition du « déblocage du ressentiment » (*jie-hen*) inscrite dans la Chine communiste – par le désir de fournir à des parties du public des textes sur lesquels ils pourraient se fonder dans le but de décharger leur colère et de regagner leur légitimité morale sur des sujets à propos desquels la discussion publique a été interdite pendant de nombreuses années (une grande partie de la « littérature de cicatrice » des années 1970 était de ce type). En tous cas, personne ne devrait douter qu'il est politiquement possible que ce genre de confession apparaisse tout à coup. La vitesse avec laquelle des dénonciations de Jiang Qing surgirent après octobre 1976, quand il devint tout à coup possible de la vilipender, montre que la surface peut être trompeuse quand on parle de sujets politiquement « sensibles », et que les écrivains chinois savent attendre leur moment.

7. La lettre ouverte du soldat Zhang Shijun, arrêté en avril 2009 semble donner raison à l'auteur. Voir Bruno Philip, « Les déboires de Zhang Shijun, ancien soldat trop bavard de la répression de Tiananmen » *Le Monde*, 23 mars 2009 (NdT).

Qu'en est-il des éminents auteurs – ceux qui soutinrent et ordonnèrent le massacre ? De quoi se souvint Deng Xiaoping lorsqu'il était vivant et de quoi Li Peng s'est-il souvenu entre cette époque et aujourd'hui ? On ne peut bien entendu pas le savoir. Seules les personnes très proches de ces êtres humains pourraient avoir quelques preuves, et ces personnes ne parlent pas. Le reste d'entre nous ne peut que se fonder sur les autres preuves que nous avons sur la façon de penser de ces hommes. Je pense que les luttes au sein du parti occupèrent leur esprit davantage que le sang dans les rues au cours des années 1990. Je parierais que Li Peng se souvient d'images telles que Zhao Ziyang – avec une témérité scandaleuse du point de vue de Li – allant sur la place Tiananmen pour rencontrer personnellement les étudiants contestataires à l'aube du 19 mai, le jour avant que la loi martiale soit déclarée. La plus grande partie du reste dont se souvient Li, s'il faut que je tente de deviner, a de fortes chances d'avoir à faire avec des appels urgents, de petites réunions nocturnes, et d'autres contacts privés et secrets entre hauts dirigeants. C'est ce genre de choses qui occupait l'esprit de Li et qui occupe probablement encore ses souvenirs. Les images de cadavres et de bus en flammes traînent peut-être aussi – mais je dirais qu'elles ne sont qu'au second plan.

Qu'en est-il des hauts dirigeants du PCC aujourd'hui, eux qui ne sont pas directement responsables comme l'étaient les dirigeants de l'époque, mais qui héritent du régime qui puise ses origines dans le massacre et craignent que « renverser le verdict » annulerait leur pouvoir, d'où le fait qu'ils ne cessent d'insister sur le caractère « acceptable » de la répression sanglante de 1989 ? Nous savons dans une certaine mesure que ces gens préconisent l'oubli. Ils veulent que les étrangers oublient, et ils préfèrent que leurs propres jeunes n'apprennent jamais ce qui s'est passé. Mais c'est justement cela – souhaiter que les autres soient ignorants – qui montre que de leur côté, ils n'ont sûrement pas oublié. Cela prouve non seulement qu'ils se souviennent, mais qu'ils se sentent vulnérables par rapport au souvenir. Pourquoi souhaiteraient-ils que leurs jeunes ne sachent pas s'ils étaient fiers de leur rôle à l'époque ? En réduisant le massacre à une « bagatelle » dans le langage public, ils tentent de donner l'impression que toute l'affaire n'est qu'un point sur la carte de l'histoire chinoise contemporaine, une chose à laquelle on ne devrait jeter qu'un simple coup d'œil à l'heure où l'on adopte des plans de relance de milliards de yuans. Mais le 4 Juin est-il véritablement une bagatelle dans leur esprit ? Quelle est la place qu'il y prend réellement ?

L'expérience de Ding Zilin, la chef symbolique du groupe appelé Mères de Tiananmen, est à cet égard très éclairante.

Ding a maintenant 72 ans, elle est professeur de philosophie à la retraite et a une silhouette frêle malgré son esprit encore alerte. Elle n'est pas le genre de personne qui viole la loi, et serait absolument incapable d'user de la force même si – sur un coup de folie – elle voulait tenter d'en user. Toutefois, cette vieille dame est surveillée par des policiers en civil. Surveillée pour sa sécurité ? Non, pour la sécurité de l'État. C'est bien cela, le PCC, avec ses milliards de yuans de budget et son armée de millions de personnes, a besoin de se protéger de Ding Zilin. Ding a droit à une attention toute particulière : un téléphone mis sur écoute, et des yeux surveillant chacun de ses pas. Quand arrive la période de l'anniversaire du 4 Juin ou que des chefs d'État étrangers sont en visite officielle à Pékin, l'attention qu'on lui porte devient plus importante. Voulez-vous aller acheter des légumes ? Nous allons vous accompagner. Georges Bush vient à Pékin pour assister aux jeux Olympiques ? Vous devriez peut-être quitter la ville, pour le bien de tous. Les deux parties savent très bien que l'attitude des policiers n'est « indulgente » qu'en surface. Si Ding tentait de résister, la gant de velours se transformerait en gant de fer s'il le fallait. Les deux parties savent également que les jeunes policiers ne sont pas eux-mêmes les architectes des politiques à l'encontre de Ding et d'autres « dissidents ». Cette politique vient directement d'en haut. Par ailleurs, émerge ici une des réponses à notre question sur la place que prend le 4 Juin dans l'esprit de ceux qui se trouvent au sommet de la hiérarchie du Parti. Se comporteraient-ils de cette manière s'ils pensaient réellement que le 4 Juin n'était qu'une bagatelle ? S'ils ne craignaient pas que les idées que représente Ding Zilin puissent avoir un écho large et profond dans la société chinoise, pourquoi la surveilleraient-ils ainsi ? À quel niveau de nervosité doit-on arriver pour confier la surveillance d'une dame de 72 ans qui va acheter ses légumes à un essaim de policiers ?

La mémoire du 4 Juin : les victimes

Tout comme lorsque l'on a parlé des « auteurs » du 4 Juin, il est nécessaire de définir ce que nous entendons par « victimes ». Ce terme comprend bien sûr les morts et les blessés. Dans un sens un peu plus large, nous devrions également intégrer les familles des morts et des blessés. Mais au-delà de cela, devons-nous inclure leurs amis, leurs soutiens et leurs sympathisants ? Jusqu'où étendre le cercle de la catégorie des « victimes » est une question arbitraire sur laquelle chacun peut donner son avis. Pour cet essai, le critère que j'ai retenu pour distinguer les « victimes » des « spec-

tateurs » (une catégorie séparée que j'étudierai ci-dessous) est que la victime souffre directement alors que le spectateur ressent (ou ne ressent pas) de l'empathie envers une victime qu'il peut observer. En pratique, cette séparation peut également se révéler confuse puisqu'il y a de nombreuses situations où une personne peut être à la fois victime et spectateur. En tous cas, j'inclus plus bas, dans la catégorie des « victimes », des personnes qui n'ont pas été physiquement blessées mais qui ont écrit des mémoires, des reportages, des romans ou des scénarios qui ne font pas que décrire l'angoisse des victimes mais qui, dans une certaine mesure, la partagent.

Pour être juste, un quelconque sondage sur la façon dont les victimes du 4 Juin se souviennent de l'événement devrait commencer – comme expérience théorique bien sûr – par les morts. Ces personnes ne peuvent pas parler et, à ce que l'on sache, n'ont pas non plus de souvenirs. Mais il est intéressant de s'arrêter un instant pour se demander ce que leurs souvenirs et leurs paroles pourraient être s'ils pouvaient voir les rues animées et les salles de jeux vidéo bondées qui recouvrent aujourd'hui les endroits où ils sont morts. L'obsédant problème de leur silence est d'autant plus poignant lorsque l'on observe son jumeau maléfaisant qu'est le silence vivant des personnes qui ont survécu au massacre mais n'osent pas parler par peur de représailles. Leur crainte naquit quelques heures après le massacre, non seulement à cause de l'état de choc résultant des meurtres eux-mêmes, mais également à cause de l'interprétation officielle du gouvernement qui se propagea à travers la Chine comme une traînée de poudre. Personne ne pouvait mal interpréter les termes draconiens utilisés : les coupables des actes de la nuit du 3 au 4 juin n'étaient pas des soldats armés de mitrailleuses mais des « émeutiers » et la « populace » soutenue par des contre-révolutionnaires et des forces étrangères hostiles. Si vous, cher citoyen, étiez dans cette infecte meute, vous feriez bien désormais de mentir ; si vous souffrez, vous feriez bien de vous taire à moins que vous ne vouliez souffrir davantage ; si nous avons tué votre fils, c'est vous qui devez nous présenter vos excuses et non pas l'inverse. Le livre remarquable de Ding Zilin, *À la recherche des victimes du 4 Juin 1989-2005* offre d'émouvants témoignages expliquant comment certains parents endeuillés mirent des mois et des années pour échapper aux actes d'accusation – grotesques mais néanmoins très lourds – que le gouvernement avait établi contre eux⁽⁸⁾. Atomisés et isolés dans un océan de citoyens intimidés, certains des parents endeuillés sont allés jusqu'à penser qu'ils devaient certainement être dans un sens criminels et pas victimes.

Au cours des 20 années qui se sont écoulées depuis le 4 Juin, les voix les moins audibles parmi les victimes vivantes furent celles des travailleurs et des gens ordinaires de Pékin (les « rebuts de la société » dans le jargon du PCC) qui soutinrent les étudiants et dont on connaît rarement les noms mais qui continuent de pleurer leurs morts et leurs blessés en silence. En 2004, lors du 15^e anniversaire du massacre, l'avocat pékinois Pu Zhiqiang rendit un hommage poignant à ce groupe muet⁽⁹⁾. Liao Yiwu fit une interview très émouvante de l'un d'entre eux dans son livre *Compte rendu des cas d'injustice en Chine*⁽¹⁰⁾. Mais quand d'autres personnes de ce groupe se souviennent du massacre – ce qu'elles font certainement – elles n'en discutent qu'en privé. Comme bien d'autres, ils savent que le 4 Juin est un « sujet sensible ». Le tabou qui empêche de mentionner le massacre en public existe depuis si longtemps qu'on a maintenant l'impression qu'il ne s'agit que d'une caractéristique du paysage social. Les craintes sur lesquelles le tabou était fondé à l'origine ont disparu, et on se soumet aujourd'hui à l'interdiction comme on s'arrête au feu rouge. S'y opposer semble contre intuitif, pour ne pas dire stupide. Les rares qui ont encore des principes et qui choisissent de violer l'interdit rapportent que les membres de leur famille leur reprochent de parler, non pas à cause d'un problème lié au caractère moral ou véridique de ce qu'ils disent mais parce que cet acte peut avoir des conséquences néfastes pour eux et le reste de leur famille. Cette situation d'autocensure figée est un élément important de ce qui rend le mouvement des Mères de Tiananmen si extraordinaire. Ding Zilin, Zhang Xianling, Huang Jinping et les autres membres de leur petit groupe ont tissé un fil de vérité abandonné au milieu d'un marais fétide de mensonges et de répression sur le 4 Juin. Ils cherchent les victimes, les soutiennent et les encouragent à réclamer que justice soit faite. Peu importe qu'elles soient des personnes âgées, en majorité des femmes, et peu nombreuses : les dirigeants du plus grand gouvernement du monde pensent toujours, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils ont besoin de groupes de policiers pour surveiller le moindre de leurs mouvements. Trois décennies après que Vaclav Havel a écrit sur le « pouvoir des sans-pouvoir », les Mères de Tiananmen continuent d'illustrer parfaitement ce pouvoir étrangement agrandi que Havel avait remarqué chez les dissidents russes et est-européens. Voici un de ses exemples :

8. *Kaifang chubanshe*, Hong Kong, 2005.

9. Pu Zhiqiang, *Bugai bei wangque de 'baotu'qunti: 'liu-si' shiwu zhounian ji* (Les « vandaes » que nous ne devrions pas oublier : se souvenir du quinzième anniversaire du 4 Juin), Hong Kong, Dongxiang, n°4, 2004.

10. Interview avec Wu Wenjian, *zhongguo yuananlu*.

Pourquoi Soljenitsyne fut-il forcé de quitter son pays ? Ce n'est sûrement pas parce que c'était un homme doté d'un pouvoir réel, c'est-à-dire qu'il ne constituait pas une menace pour un quelconque représentant du régime qui craignait qu'il pût l'évincer du pouvoir et prendre sa place au gouvernement. L'expulsion de Soljenitsyne a une autre signification : la tentative désespérée de tarir l'affreuse source de la vérité, une vérité qui pourrait causer d'incalculables transformations de la conscience sociale qui pourraient un jour conduire à leur tour à des débâcles politiques aux conséquences imprévisibles⁽¹¹⁾.

Il n'est pas évident que les Mères de Tiananmen se soient aperçues dès la constitution de leur mouvement qu'elles avaient le surprenant pouvoir de faire peur à ce point aux dirigeants chinois. Mais elles étaient certainement conscientes des risques qu'elles prenaient et tout particulièrement du risque d'être les premières à parler. Tout comme la plupart des Chinois, elles savaient le danger, quand on s'en prend au PCC, que *qiangda chutou niao* « pour avoir tendu son cou, l'oiseau se fait couper la tête ». La majorité de leurs concitoyens, même s'ils étaient très en colère, attendaient que quelqu'un d'autre fasse le premier pas. Il est toujours plus facile de suivre un mouvement que d'en créer un. Où Ding Zilin et les autres ont-elles trouvé le courage de prendre l'initiative est une question très privée à propos de laquelle des spectateurs ne peuvent que tenter de répondre. Mais le fait de perdre son fils unique a sûrement été un facteur important, tout comme le fait d'atteindre la dernière étape de sa vie. Si je ne me soucie pas de *cela*, et ne fais rien *maintenant*, qu'est-ce que j'attends ? En tous cas, une fois que les mères se furent lancées, il y a plusieurs raisons pour lesquelles le régime ne put pas simplement les abattre mais dut se contenter de les regrouper et de les harceler. Tout d'abord, elles étaient connues à l'étranger, où la répression embarrasse. De plus, puisqu'elles étaient connues à l'étranger, il y avait toujours le risque que la nouvelle d'une répression circule sur Internet ou sur des chaînes étrangères et revienne en Chine où les Mères, parce qu'elles avaient personnellement perdu un enfant (ou un parent) lors du massacre du 4 juin, auraient immédiatement incarné une autorité morale aux yeux de leurs concitoyens chinois. De plus, le régime aurait eu du mal à les attaquer directement car la plupart d'entre elles n'étaient pas, à l'origine, des « dissidentes ». Elles avaient été des éléments modèles du système, et même des dirigeantes, avant que le meurtre de leurs enfants ne sonne le tocsin de leur engagement.

Mais les difficultés que les victimes du 4 Juin rencontrent quand il s'agit de faire face à leurs douloureux souvenirs sont plus grandes que le problème de la répression du gouvernement. Les êtres humains éprouvent de grandes difficultés à examiner leurs propres souffrances et à les formuler ; on s'en rend compte lorsque l'on observe comment, dans d'autres contextes, les victimes d'un désastre y ont répondu. Il est très rare que les victimes se mettent à genoux en criant « plus jamais ça ! » ; certaines préfèrent se souvenir en silence, d'autres en privé, d'autres encore pas du tout. Primo Levi, un survivant de l'Holocauste et l'un des plus éloquents analystes de la souffrance des victimes, relève la présence d'un sentiment de « honte », aussi injuste que répandu, que les victimes supportent pendant plusieurs années. Avant d'examiner ou de rendre leurs souvenirs publics, de nombreux survivants de l'Holocauste ont d'abord recherché un réconfort concret à travers le retour à la vie normale⁽¹²⁾. Les victimes du massacre de Nankin de 1937 ont également mis beaucoup de temps à rendre des témoignages publics de leurs souvenirs, et le largage des bombes atomiques sur le Japon en 1945, bien qu'il ait fini par produire une quantité de travaux considérable, n'a pas donné naissance à de nombreuses publications de mémoires et de travaux de réflexion au cours des 20 années qui ont suivi l'événement. Il apparaît de différentes manières que les victimes se posent la question de savoir si l'examen de la mémoire permet de « faire face » à la douleur et donc de la guérir ou s'il ne fait que garder les plaies ouvertes et la douleur vive. Lorsque Ōe Kenzaburō visita Hiroshima 20 ans après la dévastation que la ville avait subie, il rencontra des victimes pleines de ressentiments à l'encontre de son enquête. L'une d'entre elles lui écrivit une lettre qui disait :

Les gens à Hiroshima préfèrent rester silencieux... Ils n'aiment pas étaler leur souffrance pour qu'on l'utilise comme « matériau » dans le mouvement anti-bombes atomiques ou dans d'autres luttes politiques... Je déteste ceux qui n'arrivent pas à comprendre notre relation au silence⁽¹³⁾.

Ōe a développé un respect profond pour ce qu'il appelle la « dignité » des victimes d'Hiroshima ainsi qu'une très grande sensibilité à la distinction entre les victimes et les specta-

11. Vaclav Havel, « Le pouvoir des sans-pouvoir », *Essais Politiques*, Paris, Seuil, 1991.

12. Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés: quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, chap. 3.

13. Ōe Kenzaburō, *Hiroshima Notes*, New York, Grove Press, 1996, p. 19-20

teurs. Il remarque que des personnes de toutes sortes apportent des propositions sur ce qu'il faudrait faire avec l'héritage de la souffrance des victimes – interdire les bombes, lancer un mouvement international, construire un mémorial, ou simplement « laisser cela derrière nous et continuer à vivre. » Ōe conclut que si quelqu'un doit prendre la tête d'un tel mouvement, « les victimes sont les premières à avoir le droit de revendiquer ce droit ⁽¹⁴⁾. » Il se voit comme un écrivain qui ne souhaite que faire le bien, mais il fait attention à s'incliner devant elles. Selon les mêmes critères, nous, les spectateurs du 4 Juin, devrions, tout en honorant Ding Zilin pour avoir choisi de se souvenir et d'agir, respecter tout autant les parents qui souhaitent (si c'est véritablement leur souhait et non pas celui du PCC) absorber leurs pertes en silence.

Il a été très difficile, pour les écrivains chinois qui ont pris la décision de se souvenir publiquement, de voir les événements en face et de les analyser en profondeur. Il y eut un silence général sur le massacre pendant plusieurs années et ensuite, quand les écrivains chinois commencèrent effectivement à « réfléchir » dans leurs travaux, ils eurent tendance à mettre les événements au second plan, dans les coulisses, à les rendre de façon métaphorique, ou, quand ils les étudient vraiment de façon directe, la plupart d'entre eux ne s'intéressent qu'à la surface du phénomène. C'est comme si un grand aimant renversé se situait au cœur du sujet du 4 Juin. Un écrivain part dans sa direction, s'en approche et puis, quand la mise au point semble possible, il est renvoyé dans une autre direction. La nouvelle de Hong Ying *Luowudai*, publiée à Taiwan en 1992 et traduite plus tard en français par *L'été des trahisons*, nous raconte l'histoire d'une jeune femme qui se bat tout au long de l'été 1989 à Pékin, trahie à la fois par son gouvernement et par son amant ⁽¹⁵⁾. L'histoire s'ouvre sur le chaos, le choc, le sang et la fumée du matin du 4 juin, et tout au long de l'histoire, les représentants du gouvernement restent des personnages effrayants. Mais le roman se concentre sur les amants, la poésie et le sexe, et à la fin, le sexe submerge tout le reste. Le roman sur Internet *Lan Yu*, publiée de façon anonyme par un auteur ayant pris pour nom de plume « le Camarade de Pékin », utilise également le mouvement de contestation de 1989 et le massacre comme toile de fond, pour s'intéresser ici à l'exploration et à l'engagement d'une passion homo-érotique ⁽¹⁶⁾. Il est clair que la libération sexuelle a parfois été le partenaire et un élément important d'autres sortes de libération, et il est vrai que les étudiants du mouvement de 1989 pensaient que la démocratie et la libération sexuelle avaient beaucoup en commun. Toutefois, se souvenir du 4 Juin en faisant du sexe l'aspect principal de l'événement est une erreur.

Le bon roman de Ha Jin *The Crazy* (2002) utilise également le 4 Juin comme décor, et en parle sans peur, mais le cœur du roman réside dans la relation entre le protagoniste et le père à moitié fou de sa fiancée ⁽¹⁷⁾. La tentative la plus aboutie de faire face au 4 Juin en littérature est le livre *Beijing Coma* (2008 ⁽¹⁸⁾) de Ma Jian dans lequel l'auteur nous emmène dans les dortoirs étudiants, les salles de classe, et la vie sur la place Tiananmen pendant les protestations. Ma Jian nous donne un grand nombre de dialogues et de détails tout à fait crédibles. Il écrit également son roman comme représentant les méandres des souvenirs du cerveau blessé d'un participant qui s'est fait tirer dessus au cours du massacre. Mais il reste que les problèmes qui composent la majorité du roman sont liés aux rivalités, au sexe, à la police, à la violence, et à l'hallucination. Les problèmes plus profonds du 4 Juin restent insondés : que signifiait pour la Chine l'écrasement d'un mouvement démocratique national ? Comment le massacre affecta-t-il la psyché de la nation ? Peut-il y avoir une guérison et si oui, comment ? Des écrivains d'autres pays que j'ai cités dans cet essai (Havel, Soljenitsyne, Levi, Ōe) ont traité ces questions avec profondeur et éloquence. Les écrivains chinois, du moins jusqu'à maintenant, semblent encore être sous l'influence de « l'aimant renversé » qui les détourne de ce qui doit être traité – par ailleurs, pas seulement en ce qui concerne le 4 Juin mais aussi d'autres désastres bien plus sanglants de la fin de l'ère maoïste. Michael Berry dans son livre *A History of Pain* paru en 2008, consacre un chapitre de 66 pages à plus de deux douzaines de travaux de fiction, de films, de poésie, de peintures et d'installations qui mentionnent le 4 Juin d'une façon ou d'une autre ⁽¹⁹⁾. Toutefois, il apparaît que d'une certaine façon, l'événement lui-même semblerait être au-dessus de ces travaux et reste en grande partie hors de leur portée. Il est bien sûr peut-être encore trop tôt. Seuls 20 ans ont passé. Mais les problèmes profonds rôdent encore. Certains des écrivains que nous venons de mentionner – Hong Ying, Ha Jin et Ma Jian, par exemple – pourraient sembler plus à leur place dans ce que nous avons appelé la catégorie des « spectateurs » plutôt que dans la catégorie des « victimes ». De telles questions ne sont pas clairement définies. Hong Ying et Ma Jian ont directement vécu le 4 Juin

14. *Ibid.*, p. 109.

15. Hong Ying, *L'été des trahisons*, Paris, Seuil, 1997.

16. Lan Yu, *Beijing tongzhi*, Taipei, Taiwan Dongfan, 2001.

17. Ha Jin, *The Crazy*, New York, Pantheon, 2002.

18. Ma Jian, *Beijing Coma*, Paris, Flammarion, 2008.

19. Michael Berry, *A History of Pain: Trauma in Modern Chinese Literature and Film*, New York, Columbia University Press, 2008.

et ont écrit, du moins en partie, à partir de leurs propres souvenirs ; on peut sans aucun doute dire de l'ensemble des trois écrivains qu'ils ont subi un choc psychologique. Mais ils sont parvenus également tous trois à prendre de la distance à travers le fait d'écrire et de publier à l'étranger, avec, dans un sens, la même perspective qu'un spectateur. Après avoir reconnu ces ambiguïtés, concentrons-nous sur la catégorie des spectateurs.

La mémoire du 4 Juin : Les spectateurs

On entend en général par « spectateur » quelqu'un qui observe un événement et qui en est physiquement assez proche pour intervenir, d'une façon ou d'une autre, s'il le décide. Dans ce sens, beaucoup de personnes furent des spectateurs à Pékin, dans la nuit du 3 au 4 juin 1989 et nombre d'entre elles intervinrent en effet. Dans un sens plus large, « spectateur », peut être un synonyme de « témoin » – c'est-à-dire une personne qui observe un événement même s'il n'a aucun moyen d'intervenir. Dans ce sens – si on prend en compte les images télévisées du 4 Juin qui furent transmises de par le monde – il y eut probablement des dizaines de millions de spectateurs du massacre. Et si l'on rallonge l'espace de simultanéité de quelques heures au cours desquelles on repassa les images en boucle à la télévision, les témoins-spectateurs se comptèrent probablement en centaines de millions. Quelques centaines de personnes ou plus, quelques milliers, furent tuées cette nuit-là. Cela signifie que le massacre du 4 juin eut probablement le ratio témoins-victimes le plus élevé de l'histoire.

Ce fait n'est pas simplement une curiosité. Il pose la question de savoir pourquoi le 4 Juin semble si « disproportionnellement » important. Regardons, en comparaison, le cas du tremblement de terre au Cachemire en 2005 qui coûta la vie à environ 86 000 personnes, sans compter l'intensité de la souffrance dans ces montagnes glaciales. Si l'on considère, (juste pour faire une démonstration) que 1 000 personnes moururent le 4 Juin, pourquoi ne nous intéressons-nous pas 86 fois plus au Cachemire qu'à Pékin ? Parce qu'un tremblement de terre est un désastre naturel et que le 4 Juin fut contrôlé par des humains ? C'est sûrement une partie de la réponse. Mais regardons maintenant ceci : plus de 2 000 enfants de moins de cinq ans meurent de malaria chaque jour, et la malaria est quelque chose sur laquelle les êtres humains *peuvent* agir. Comment les morts de 1 000 personnes il y a 20 ans lors du 4 Juin peuvent-elles rivaliser dans nos esprits avec les morts de 2 000 enfants par jour ?

Cela ne devrait probablement pas se passer ainsi. Mais mon but n'est pas de faire en sorte que les gens qui se souviennent du 4 Juin se sentent coupables par rapport à la manière dont ils établissent leurs priorités (je ne pourrais par ailleurs pas le faire sans me compter parmi les coupables). Mon but est de rendre explicite quelque chose qu'aussi bien les auteurs, les victimes et les spectateurs du 4 Juin ressentent – c'est-à-dire que l'événement porte en lui une signification qui va bien au-delà du nombre de morts et de blessés. Des personnes moururent et furent blessées pour un enjeu de la plus haute importance pour la Chine, et indirectement pour le monde entier. Un gouvernement plus juste, plus honnête et moins corrompu en Chine pourrait changer la vie d'un très grand nombre de personnes, et ce pour longtemps. Les témoins-spectateurs devinèrent cet enjeu à l'époque. Et ceux qui s'en souviennent aujourd'hui continuent de s'en souvenir de cette manière.

Le nombre immense des témoins-spectateurs du 4 Juin comprend des personnes ayant des positions politiques très variées et la catégorie « spectateurs » dans mon analyse, si on procède de façon exhaustive, devrait être au moins aussi complexe que celles des « auteurs » et des « victimes ». Je ne peux pas prétendre être exhaustif, mais je commenterai quelques positions de spectateurs qui soulèvent ce que je pense être des questions éthiques importantes. Je verrai tout d'abord quelques unes des positions qu'un spectateur peut prendre avant d'étudier la question de savoir comment les spectateurs se souviennent.

Un spectateur n'étant impliqué ni comme auteur ni comme victime d'un méfait, a l'opportunité – ou, comme le diraient bon nombre de personnes, la responsabilité – de « témoigner », c'est-à-dire de porter l'autorité morale d'une voix désintéressée aux côtés de la victime. Les spectateurs d'un crime – que ce soit une agression dans le Bronx ou un massacre à Pékin – témoignent parfois dans ce sens, mais pas toujours. Les questions qui peuvent conduire à cette réticence sont : Serai-je moi-même blessé ? Vais-je m'attirer des ennuis ? et ainsi de suite. Dans certains cas, les spectateurs peuvent ne pas être totalement désintéressés : que se passe-t-il si une personne impliquée dans une agression est un ami, ou fait partie de mon groupe ethnique, ou de mon école ? Ou bien que se passe-t-il si je suis un homme d'affaires ou un diplomate et – alors que j'observe un gouvernement commettre un massacre à la télévision – je me souviens que j'ai besoin des faveurs de ce gouvernement pour acheter quelque chose, vendre quelque chose, ou pour négocier quelque chose avec un troisième gouvernement ? Que se passe-t-il si le gouvernement agresseur, malgré le sang qu'il a

sur les mains, est le gouvernement de la patrie de mes ancêtres et reste un symbole important de mon sentiment de fierté nationale ? Dans l'ensemble de ces cas, je reste un spectateur, mais pas un spectateur désintéressé.

Certains des plus grands écrivains chinois du XX^e siècle, à commencer par Lu Xun, donnaient beaucoup d'importance aux spectateurs. Pour eux, l'apathie et non la subjectivité était le problème le plus troublant. La foule, assistant à une exécution le regard vide – ou, pire encore, « appréciant le spectacle » – a pour Lu Xun⁽²⁰⁾, Lao She⁽²¹⁾ et Wu Zuxiang⁽²²⁾ une attitude presque aussi digne de reproches que celle d'un auteur, et est peut-être même plus écœurante. Bien qu'il y ait peu de preuves de ce genre de réaction lors du massacre du 4 juin, le problème de l'apathie qui s'est développée rétrospectivement (comme nous le verrons ci-après) aurait pu faire pâlir Lu Xun.

Des marques de sympathie envers les victimes sont en général préférables à l'apathie, mais cette position peut soulever ses propres questions éthiques. Vaclav Havel nous dit comment, dans la Prague des années 1970, il recevait de temps à autre des touristes occidentaux impatients de rencontrer et de soutenir un véritable « dissident ». Tout en étant naturellement reconnaissant à de tels visiteurs pour leurs bonnes intentions, Havel ressentait de la frustration quand ils demandaient, « que pouvons-nous faire pour vous ? ». Pour Havel, la question semblait insinuer que seul le destin du dissident – pas celui de la personne qui pose la question ou celui du monde – était en jeu. Il écrit :

Mon arrestation n'était-elle pas une attaque à son encontre ? ... Les tromperies [du régime] qu'il subit une attaque à mon encontre ? La destruction d'êtres humains à Prague n'est-elle pas la destruction de tous les êtres humains⁽²³⁾ ?

Les spectateurs qui soutinrent les victimes du 4 Juin (je m'inclus dans ce groupe) sont susceptibles de manquer les mêmes angles morts que les touristes de Havel. En effet, il me semble que seule la décence de Havel l'empêcha de développer ce sujet. Je pense qu'il aurait pu relever la taxinomie des manières par lesquelles le fait de ne pas parvenir à appréhender la similitude fondamentale entre les situations auxquelles font face le spectateur et la victime peut conduire le spectateur à adopter des attitudes moralement douteuses vis-à-vis de la victime. Laissez-moi faire un rapide croquis de certaines de ces manières.

Le dégoût de voir les victimes comme un « spectacle » éprouvé par Lu Xun ne s'applique pas seulement lorsque la victi-

me est perçue comme misérable – un cas qui, pour lui, pose la troublante question de savoir pourquoi les êtres humains peuvent trouver euphorisant le fait de voir un désastre s'abattre sur les autres. Il s'applique également au cas où la victime est perçue comme un héros ou un saint. « Nous, spectateurs » écrit Ōe Kenzaburō dans *Notes de Hiroshima*, « voulons souvent trouver un saint sacrificiel à chaque coin de rue⁽²⁴⁾. » La tendance du spectateur à voir les victimes comme des saints semble dériver en partie de la pitié que le spectateur ressent, et du sentiment de supériorité que cette position peut procurer. Ce sentiment est magnifié quand des victimes meurent. Au moment de sa mort, la victime semble passer dans un royaume éthéré dans nos souvenirs, où elle reste dans une dignité silencieuse, enveloppée d'une aura qui sous-entend la sainteté. Le fonctionnement de ces événements psychologiques nous rappelle qu'il est important de se souvenir que les victimes qui ne sont pas mortes sont toujours des êtres humains, et que nous faisons erreur, que nous sommes même injustes dans notre volonté de les évaluer à l'aune de la sainteté. On ne devrait pas avoir besoin de nous dire que le traumatisme et la dégradation tendent au contraire à rendre les gens moins susceptibles de ressembler à des saints et non l'inverse. Si l'on a vraiment besoin qu'on nous le dise, des comptes rendus de contextes aussi différents que ceux de Primo Levi écrivant sur Auschwitz, Bloke Modisane, sur un township en Afrique du Sud pendant l'apartheid⁽²⁵⁾, et Zhang Xianliang sur un camp de travail chinois⁽²⁶⁾, démontrent tous qu'il s'agit là d'un fait indiscutable. Sous la contrainte, les victimes mentent, volent, trichent et trahissent. Un spectateur n'a pas le droit de s'attendre à autre chose.

Le désir d'un spectateur de voir un héros gagner un combat peut être encore plus dangereux. Quand on regarde un match de football, il est assez simple d'encourager un héros sans se demander pourquoi on n'est pas sur le terrain en train de l'aider. Mais dans la lutte pour les droits de l'homme dans la vie réelle, le fait qu'un spectateur qui vit dans le confort et la sécurité demande à quelqu'un d'autre d'être un

20. Luxun (sic!), *Cris*, Paris, Albin Michel, col. « Les grandes traductions », 1995.

21. Lao She, *Le pousse-pousse*, Paris, Picquier, 1991.

22. Joseph Lau, C.T. Hsia et Leo Lee, *Modern Chinese Stories and Novellas, 1919-1949*, New York, Columbia University Press, 1981 p. 380-381.

23. Vaclav Havel, *Essais Politiques*, Paris, Seuil, 1991.

24. Ōe Kenzaburō, *Notes de Hiroshima*, Paris, Gallimard, 1996, p. 136. Primo Levi écrit une remarquable ligne très similaire sur les victimes de l'Holocauste : « Il est illogique d'exiger... qu'ils suivent tous et toujours l'attitude que l'on attend des saints... » Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés: quarante ans après Auschwitz*, op. cit.

25. Bloke Modisane, *Blame Me on History*, New York, Simon and Schuster, 1986.

26. Zhang Xianliang, *Fannao jushi zhihui*, Londres, Secker and Warburg, 1994.

héros, pour ensuite émettre des critiques quand l'héroïsme n'est pas suffisant à son goût, peut rendre perplexe, et même sembler injuste. Fang Lizhi et Li Shuxian par exemple, furent des victimes du 4 Juin. Ils durent, plutôt injustement, passer 13 mois confinés dans une minuscule chambre sans fenêtre dans un bâtiment diplomatique américain. Ils ont fait ce choix plutôt que de se rendre au gouvernement chinois, entre les mains duquel leur traitement aurait sûrement été pire, et peut-être même bien pire. Il est légitime pour un spectateur de se demander quelles furent les conséquences de la décision de Fang et Li, et ce qu'auraient pu être les conséquences de choix alternatifs. Mais qui – autre que Wei Jingsheng, Xu Wenli, Zheng Yi et d'autres qui mirent leur propre sécurité et confort en jeu – a le droit de réprimander Fang Lizhi pour son manque d'héroïsme ? Toutefois, nombre de spectateurs chinois qui leur étaient « favorables » usèrent de ce droit. Pire encore, certaines critiques de la décision de Fang étaient fondées non pas sur des allégations quant à comment la Chine aurait pu se développer s'il avait pris une décision différente ; mais essentiellement sur des allégations esthétiques liées à son image : s'il avait été un véritable héros, comme Tan Sitong, il aurait choisi la voie du martyr. Il aurait ainsi fait preuve de « classe », et nous, spectateurs, aurions pu acclamer un nouveau héros de l'histoire chinoise. Mais ceci est moralement obtus. Donner la priorité à la satisfaction esthétique d'un spectateur plutôt qu'à la sécurité de quelqu'un qui a déjà couru des risques importants souligne un égoïsme déplorable chez le spectateur. Si le besoin de héros peut poser des questions éthiques, une soif correspondante pour un bourreau peut également être moralement hasardeuse. Les spectateurs qui se mettent du côté des victimes – pour le 4 Juin cela signifie les militants pour la défense des droits de l'homme, les critiques du Parti communiste etc... (je m'inclus une fois encore dans cette liste) – peuvent devenir dépendants du besoin d'un adversaire, un pôle fixe à l'encontre duquel diriger notre effort. Année après années nous prenons la « bête » comme cible de nos arcs, et pourtant elle ne meurt pas, et continue de nous fournir un flot constant de victimes. En un certain sens, nous pouvons devenir dépendants de ces victimes. Nous en avons besoin, dans un sens, pour maintenir nos capacités à plein régime. Quand nous apprenons un outrage ultérieur, la nouvelle peut presque nous frapper de la même façon qu'une bonne nouvelle car elle nous donne plus de données sur lesquelles travailler et une preuve ultérieure que notre travail a toujours été nécessaire. Mais cette attitude est manifestement mauvaise. Il nous faut reculer assez loin pour nous apercevoir qu'une telle attitude, pas moins que l'exigence

d'un héros, est égoïste. Quand nous insistons, comme nous le faisons souvent – et avec raison – sur le fait que les transgressions des droits de l'homme du PCC continuent, nous devons nous souvenir qu'il ne s'agit là que de mauvaises nouvelles. Les voir d'une autre façon revient à considérer les victimes comme de simples instruments. Nous devons toujours espérer que des temps meilleurs nous mettent à la retraite.

Comment pouvons-nous nous surveiller pour rester honnêtes dans cette situation ? En ce qui me concerne, l'idée de Vaclav Havel dont j'ai parlé plus haut, peut être la clef de cette énigme. Si l'on peut garder à l'esprit qu'à l'arrivée il n'y a pas de différence entre les victimes et nous, que les affronts contre l'humanité n'ont pas lieu dans une sphère séparée de quelque sorte que ce soit dont nous sommes protégés, mais qu'en effet, la « destruction d'êtres humains à Prague [ou à Pékin, ou au Darfour, ou n'importe où] est une destruction de tous les êtres humains », alors je pense que le rôle d'un spectateur éthique peut rester possible. Nous n'espérerons pas obtenir des réserves de victimes si nous pouvons voir qu'elles et nous sommes les mêmes.

Dans les années qui suivirent le massacre du 4 Juin, un débat apparut parmi les Chinois vivant à l'étranger sur une façon ultérieure d'utiliser les victimes comme instruments pour atteindre des buts intéressés. Dans la célèbre nouvelle de Lu Xun « Le remède », un père superstitieux, dans une tentative de sauver la vie de son fils tuberculeux, s'aventure à l'aube sur la place où un martyr révolutionnaire est sur le point de se faire décapiter ; le père croit qu'imbiber un pain cuit à la vapeur de sang humain frais peut être un « remède » pour guérir son fils⁽²⁷⁾. Le garçon malade meurt malgré ce remède, mais ceci n'a rien à voir avec l'expression « manger des pains au sang humain » (*chi renxue mantou*) qui est restée depuis dans la langue chinoise. Cette expression est utilisée quand une personne tente impitoyablement de profiter du désastre qui s'abat sur une autre. Après le 4 Juin on disait par exemple, que les étudiants chinois qui étaient dans les pays occidentaux avec un visa exagéraient parfois la révolution que leur causait le massacre, bruyamment et en partie artificiellement, dans le but de créer des cas de « demandeur d'asile » pour obtenir une résidence permanente à l'étranger. On dit également, que les chefs étudiants du mouvement de protestation du 4 Juin 1989 utilisèrent parfois le massacre pour se faire de la publicité et faire des livres, des films et pour rencontrer des hommes politiques ou des journalistes occidentaux. De telles affirmations sont difficiles à évaluer ; mon but n'est pas de les appuyer, mais simple-

27. Luxun (sic!), « Le remède », in *Cris*, art. cit., p.55-68.

ment de montrer que ceci aussi est un cas où « l'utilisation » des victimes pour satisfaire des intérêts privés est un danger. Voilà donc quelques-unes des complexités qui existent dans le rôle éthique du spectateur. Tournons-nous maintenant vers les problèmes que les spectateurs rencontrent dans le souvenir. L'amnésie est un de ces problèmes et le parti pris né d'intérêts personnels en fait naître plusieurs autres.

Moins d'un an après le 4 Juin, alors que Fang Lizhi et Li Shuxian étaient encore dans leur minuscule pièce sans fenêtres à Pékin, Fang écrivit un essai remarquable intitulé *Gongchandang de yiwangshu* (Les techniques de l'amnésie du Parti communiste⁽²⁸⁾). Robert Silvers, co-rédacteur-en-chef de *The New York Review of Books* s'était servi de la valise diplomatique des États-Unis pour faire parvenir une lettre à Fang dans laquelle il lui demandait un essai sur le sujet de son choix, et quand l'essai arriva, Silvers me demanda de le traduire pour le faire publier. Je dois dire que j'ai été surpris par le sujet. Le thème de Fang était que le PCC écrase les générations de penseurs libres chinois les unes après les autres, et que l'écrasement de chaque génération est facile parce que la dernière génération ne se souvient jamais de ce qui est arrivé à la précédente. Les étudiants de Tiananmen ne savaient pas grand-chose sur les militants du « Mur de la Démocratie » dix ans auparavant (où leurs destins ultimes) ; ces militants n'étaient à leur tour pas vraiment au courant de ce qu'étaient les « droitiers de 1957 ». Fang soutenait que l'amnésie récurrente ne naissait pas d'un problème particulier du cerveau chinois ou de la culture chinoise ; elle était le résultat d'une tactique délibérée du régime. « Tout cela est probablement vrai » fut ma première réaction quand je vis l'essai. « Mais pourquoi Fang choisirait-il ce sujet – parmi tous les sujets possibles – alors que l'opinion mondiale est encore complètement dégoûtée par le massacre ? » Le 4 Juin recevait une immense attention, par ailleurs beaucoup plus d'attention que les chefs du mouvement, maintenant dispersés autour du globe, n'étaient capables de gérer. Pourquoi, au vu de la situation, « l'amnésie » pouvait-elle être un problème ?

Mais Fang avait raison, il était même prescient. Aujourd'hui, 20 ans après, le monde a très largement oublié le 4 Juin. Plus que d'avoir oublié le massacre en lui-même, les gens ont également laissé s'estomper le souvenir de la nature violente du régime politique. Il n'y a pas eu de massacre télévisé ces dernières années mais le régime continue de se servir de la violence dans les coulisses quand il sent qu'il en a besoin, et prendrait sans aucun doute le risque de commettre un autre massacre s'il concluait que son emprise sur le pouvoir était menacée. Le monde a oublié, mais pas seulement,

les jeunes en Chine aussi ont glissé dans l'oubli en ce qui concerne ces questions. Les manuels, les musées et les médias omettent tout bonnement le 4 Juin. Les sites Internet sur le sujet sont bloqués ; les émissions étrangères qui en discutent sont brouillées. Les étudiants en ont peut-être vaguement entendu parler, mais ont tendance à s'en moquer, préférant souvent des choses comme la mode, le cours des actions et les conversations en ligne. Parmi les jeunes gens éduqués qui ont effectivement des points de vue sur des problèmes publics plus larges, bien trop parmi eux se reposent sur de maigres réserves de chauvinisme adolescent, qui est une idéologie qui rend parfois les dirigeants nerveux, mais qui en général sied parfaitement leurs buts. Les jeunes des élites en Chine, nettement différents de ceux des générations précédentes, sont largement sourds à la détresse des pauvres et des opprimés de leur société. Étrangement, ils donnent également peu l'impression de prendre conscience que si – pour quelque raison que ce soit – ils devaient eux-mêmes être véritablement en désaccord avec leurs dirigeants, ces dirigeants chercheraient à les écraser tout comme ils ont écrasé les générations antérieures.

La mémoire du massacre parmi les spectateurs à l'étranger est un peu meilleure, mais pas beaucoup. La croissance économique de la Chine et les nouveaux gratte-ciels brillants de Shanghai, Pékin et autres destinations des visiteurs de passage, ont détourné l'attention des étrangers de l'histoire de violence du régime et de son potentiel de violence permanente. La perception de la Chine des étrangers (et ceci est vrai depuis des siècles) a été colorée par leurs propres intérêts. On dénombre une myriade d'intérêts et je ne peux pas prétendre tous les résumer ici. Mais deux versions importantes du problème, que l'on peut appeler le « préjugé de l'argent » et le « préjugé sur la fierté chinoise » méritent une mention spéciale car ils représentent de nombreux cas importants et ont été particulièrement destructeurs de la mémoire du 4 Juin.

Le « préjugé de l'argent » qui sévit parmi les étrangers a plusieurs sources, comme le désir d'exporter plus d'avions, de soja, ou de soda en Chine ou encore de profiter de l'importation d'innombrables biens de consommation à bas prix, d'établir des « parts de marché » pour l'avenir même s'il n'y a pas de profits aujourd'hui, ou (pour les gouvernements) de prendre le raccourci financier que les achats par le gouvernement chinois de bons du trésor permet, ou (pour les anciens fonctionnaires de gouvernement) de

28. Fang Lizhi, *The New York Review of Books*, « The Chinese Amnesia », vol. 37, 27 septembre 1990.

récolter de l'argent par la publicité pour le « China consulting ». Aucun de ces rôles n'incite les observateurs étrangers à se souvenir du 4 Juin ou d'un quelconque événement de ce genre. Au contraire, tout ce genre de rôles incite à coopérer avec et non pas à contrarier l'élite politico-économique chinoise. Bill Clinton, Tony Blair, les deux George Bush, et d'autres dirigeants des démocraties occidentales ont longtemps soutenu qu'un engagement d'ordre commercial amènerait un changement politique en Chine. Et en quelque sorte c'est vrai. Mais sur des problèmes tels que le 4 Juin et une palette considérable d'autres sujets politiques et éthiques, l'influence s'est avant tout faite dans l'autre sens. L'élite politico-économique chinoise a influencé, et d'une certaine manière a même fusionné avec les élites dans d'autres pays.

Lorsque nous soulevons le problème du « préjugé sur la fierté chinoise » comme étant diffus parmi les spectateurs étrangers du 4 Juin, nous devons d'abord être clair sur le fait que ce problème n'est en aucun cas limité aux personnes résidant à l'étranger. Comme nous l'avons noté plus haut, les Chinois à l'intérieur de la Chine sont nourris du postulat selon lequel « le PCC est le sauveur du pays », et ce message, doublé d'un fort sentiment, ancré dans de nombreux esprits chinois, selon lequel les pouvoirs occidentaux humilient leur pays depuis deux siècles, en conduit beaucoup à pardonner les excès du PCC qui est le porte drapeau de leur fierté nationale. Parmi les Chinois qui vivent à l'étranger, où des points de vue différents de celui du PCC sont facilement disponibles, le problème n'est pas tant le lavage de cerveau que la soif d'un symbole fort de la fierté chinoise dans un contexte non chinois. En tant que minorités vivant en terre étrangère, et occasionnellement cibles d'injustes épisodes anti-chinois dans ces mêmes endroits, les Chinois de l'étranger peuvent tirer confiance et réconfort du fait qu'ils ont un gouvernement chinois fort comme « soutien ». Ne devant pas eux-mêmes vivre sous l'intimidation d'un secrétaire du Parti local ou sous les autres causes d'irritation du régime autoritaire, la moindre pulsion qu'ils pourraient avoir pour critiquer le gouvernement chinois dérive presque entièrement de leurs liens d'empathie avec leurs concitoyens en Chine. Ces liens atteignent des sommets dans des moments comme le massacre du 4 Juin. Mais, avec le temps, ils ne résistent pas au besoin plus personnellement ressenti d'avoir un symbole fort de « sinité ». C'est cela que le PCC offre aux Chinois de l'étranger, ce qu'il cultive bien sûr délibérément. Dans ces conditions, les souvenirs choquants du massacre du 4 Juin s'effacent encore plus vite que des souvenirs normaux. Qu'en est-il de ces personnes pour lesquelles j'ai entrepris

cet essai, celles pour qui le massacre du 4 Juin « résonne dans leur esprit » comme s'il avait eu lieu hier ? Il y a 20 ans ils faisaient partie d'un courant majoritaire qui comprenait une grande partie de la population mondiale ; aujourd'hui ils restent seuls, tandis que le courant s'est écoulé ailleurs. Mais la perte en nombre de ces compagnons n'est pas la seule que l'on doit considérer. Ce qui est bien plus important, et bien plus angoissant, c'est ce que la majorité a perdu. •

• Traduit par Jérémie Béja

Glossaire

feizhengfu zuzhi	非政府組織
Chi renxue mantou	吃人血饅頭
Gongchandang de yiwangshu	共產黨的遺忘術
jiehen	解恨
Luowudai	落伍代
qiangda chutou niao	槍打出頭鳥
Wenge jikui	文革記憶